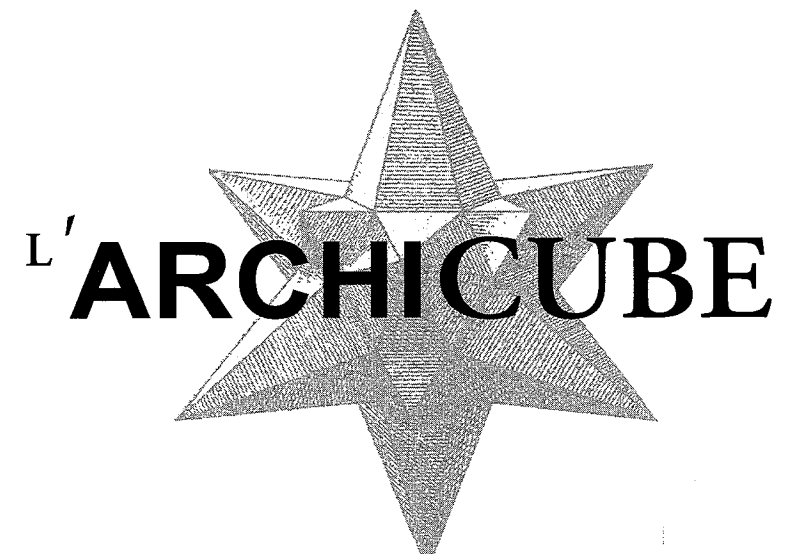




14 • JUIN 2013

Mérite et excellence

mbolisait en somme cette provisoire apothéose, et il était bien nécessaire qu'un ldat rappelât de temps à autre au général qu'il n'était en réalité qu'un homme.

Presque à l'égal des dieux immortels, Auguste honora la mémoire des généraux qui avaient rendu tout-puissant le peuple romain d'abord si faible... Il fit ériger, sous les deux portiques de son forum, des statues qui les représentaient tous avec leurs insignes de triomphateurs, en déclarant même, dans un édit, qu'« il avait imaginé cela, pour que lui-même, tant qu'il vivrait, et les princes ses successeurs, fussent tenus, devant leurs concitoyens, de se modeler, pour ainsi dire, sur l'image de ces grands hommes ». (Suétone, *Vie d'Auguste*, 31)

Tous les grands Romains vont aspirer à ce triomphe qui se place au-dessus et au-delà de toute excellence en matière de droit et d'art oratoire, en matière de philosophie et de poésie – et on sait bien pourtant l'importance que les Romains accordent à certains de ces domaines : Auguste fera d'ailleurs placer les portraits de ces grands hommes dans la bibliothèque du Palatin. Mais Cicéron lui-même, que la postérité n'a pas retenu comme un foudre de guerre, va chercher à obtenir au Sénat cette récompense alors qu'il exerçait son proconsulat en Cilicie, à partir de 51 avant notre ère. Après quelques campagnes dont la portée nous échappe en grande partie – peut-être ne s'agissait-il que d'escarmouches contre des bandes désorganisées – et en jouant sur la menace que les voisins parthes faisaient peser sur les provinces romaines les plus proches, Cicéron va mener une autre campagne, pistolaire surtout, pour obtenir cette récompense tant attendue... et qu'il n'obtiendra pas en définitive.

Mais, si l'endurance, la résistance, le courage, la maîtrise de soi font de certains Romains des héros, des *vir* au sens plein du terme, l'excellence de ces citoyens doit aussi s'effacer à un moment donné devant la seule grandeur véritable qui est celle de Rome elle-même. D'ailleurs à Rome on se méfie toujours de l'exploit personnel et, comme des entraîneurs sportifs contemporains, on dirait volontiers que seule compte la « solidité du collectif »... Le courage individuel est nécessaire : « *et facere et pati Fortia Romanum est* », « de grandes actions et de grandes souffrances, c'est cela être Romain ». Mais cette vertu ne peut exister qu'au sein de la troupe des soldats-citoyens, et elle vient derrière le respect de la discipline, valeur essentielle. À Rome, l'exploit solitaire, aussi grand qu'il soit, doit d'abord recevoir l'aval des autorités : il a déjà été question ici de Mucius Scaevola, ce héros capable de tout supporter puisqu'il ira jusqu'à plonger et laisser longtemps la main droite dans un brasero, d'où son surnom de « Gaucher ». Mais avant de se rendre dans le camp des Étrusques pour tenter de sauver le roi de Chiusi, Porsenna, qui assiégeait Rome, il aura dû obtenir l'autorisation des sénateurs... d'autant qu'il risquait sans cela d'être arrêté comme déserteur par les sentinelles romaines !

Retour à la terre

Tous ces hommes de guerre, tous ces héros qui par leur courage et leur intelligence ont contribué soit à sauver Rome de la défaite et de l'humiliation, soit à amplifier sa domination et son empire, sont des modèles de l'excellence parce qu'ils ont permis à l'*Urbs* d'accomplir sa vocation : « Mais toi Romain, souviens-toi d'imposer aux nations ton pouvoir... de dompter les superbes. » (Virgile, *Énéide*, 6) Mais, une fois leur mission accomplie, le destin de ces héros est de s'effacer devant la seule grandeur qui vaille, celle de Rome, et de retourner cultiver leur petit champ comme Cincinnatus : telle est en tout cas l'image d'Épinal qu'ont voulu nous transmettre les auteurs latins.

CULTIVONS NOS TALENTS

Régis Burnet (1994 I)

Il est professeur d'exégèse néo-testamentaire à l'Université catholique de Louvain (Belgique).



Comment devenir excellent ? Dans l'idéologie scolaire dont nous sommes les produits, l'excellence s'atteint par un travail acharné et opiniâtre – l'excellence, ça se « mérite » – pour améliorer nos dispositions naturelles. En bref, c'est en cultivant nos talents sous l'égide de ces dieux tutélaires qu'étaient nos maîtres que l'on pouvait atteindre une excellence sanctionnée par une série de diplômes et de concours : *sic itur ad astra* ! L'École mise en place sous la Troisième République se pose bien en substitut de cet enseignement catholique qu'elle prétend concurrencer : elle en reprend les principes en les laïcisant.

En effet, l'idée que l'excellence ne s'atteint pas seulement dans la disposition naturelle, mais surtout dans le travail d'amélioration de celle-ci provient d'une parabole évangélique (*Matthieu* 25, 14-30) qui a fini par devenir tellement proverbiale que le *talent*, à l'origine unité de poids, en est venu à désigner l'aptitude que l'on reçoit en naissant.

Interrogé sur ce qu'est le Royaume de Dieu, Jésus commence une parabole comme l'un de ces romans de voyage dont les anciens étaient si friands.

¹⁴ Il en va comme d'un homme qui, partant en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. ¹⁵ À l'un il remit cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul, à chacun selon ses capacités ; puis il partit.

Tout commence par une absence : celle d'un homme dans lequel on va très vite reconnaître Dieu. La métaphore du voyage – un départ puis un retour – traduit



parfaitement la conception que les chrétiens ont de Jésus, qui s'est rendu présent (Incarnation) puis a disparu (Ascension) pour mieux revenir (Parousie) : chacun est donc appelé à s'identifier dans les serviteurs.

Cet étrange maître, contrairement aux habitudes antiques, ne se prépare pas un viatique, une somme pour le voyage, mais fournit plutôt un soutien à ceux qui vont rester. Il leur partage sa fortune sous forme de talents, c'est-à-dire d'argent estimé au poids ; un talent valant environ 34 kg. Il leur confie par conséquent une somme considérable, en jugeant ses serviteurs à leur capacité : à l'un 135 kg d'argent, à l'autre 68, au troisième 34. Pour l'Antiquité, cela représente un beau patrimoine et cela oriente sur la compréhension de ce que chaque être humain reçoit en partage : nos « talents » sont autant de petites fortunes.

En partant, le maître ne donne aucune consigne, mais laisse le champ libre à l'initiative de ceux qui restent. Chacun des serviteurs peut gérer comme il l'entend le capital à la tête duquel il est désormais. Et l'on reconnaît bien vite que le maître ne s'est guère trompé :

Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents alla les faire produire et en gagna cinq autres. De même celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla faire un trou en terre et enfouit l'argent de son maître.

Les deux serviteurs en qui le maître avait la plus confiance choisissent de faire prospérer leur fortune. Le texte grec, traduit ici par « alla les faire produire », dit littéralement « agit avec eux » : il les utilise et par leur utilisation même, il les fait fructifier. Voici un argent qui ne s'use que si l'on ne s'en sert pas ! L'autre serviteur choisit la voie de l'enfouissement. Faire un trou en terre, ce n'est pas seulement dénicher une bonne cachette pour conserver un bien, c'est surtout l'éloigner de ses yeux ; faire sortir de son champ de vision une fortune à laquelle on ne veut pas toucher, faire disparaître toute trace d'un maître que l'on craint, jusques et y compris dans son argent.

Après un long temps, le maître de ces serviteurs arrive et il règle ses comptes avec eux.

Le retour du maître est l'heure du bilan, il intervient après un long temps, qui a laissé aux serviteurs l'espace nécessaire pour révéler leur caractère. Et la mention des comptes suggère l'idée d'un jugement.

Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança et présenta cinq autres talents : « Seigneur, dit-il, tu m'as remis cinq talents : voici cinq autres talents que j'ai gagnés. — C'est bien, serviteur bon et fidèle, lui dit son maître, en peu de chose tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai ; entre dans la joie de ton seigneur. » Vint ensuite

celui qui avait reçu deux talents : « Seigneur, dit-il, tu m'as remis deux talents : voici deux autres talents que j'ai gagnés. — C'est bien, serviteur bon et fidèle, lui dit son maître, en peu de chose tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai ; entre dans la joie de ton seigneur. »

Ce passage révèle parfaitement le sens qu'il convient d'accorder au talent. On ne parle pas ici d'enrichissement, on ne parle pas d'argent : le talent n'est qu'un instrument pour agir, une possibilité d'accomplir une œuvre. Les dons de Dieu n'ont de sens que s'ils apportent au monde des richesses supplémentaires. La richesse ne vaut que par l'enrichissement et pas par le montant.

À aucun moment le texte ne parle de rendre l'argent. La somme que les serviteurs ont reçue disparaît, on ne parle plus que de la somme qu'ils ont gagnée : plus que le talent reçu, c'est ce que l'on en a fait qui compte.

Ce détail est important car il permet de répondre à la révoltante inégalité du monde tel qu'il va. Pourquoi certains ont-ils tout reçu à la naissance ? Et pourquoi Dieu s'est-il plu à créer des êtres qui ne sont que souffrance, que maladie, que timidité et même que bêtise ? Le texte ne cherche pas à masquer cette injustice. Il ne prêche pas l'irénisme ou l'optimisme béat. Il appelle simplement à voir non pas ce que l'on a reçu mais ce que l'on en a fait.

« C'est bien, serviteur bon et fidèle, dit le maître. » Aux deux serviteurs devenus intendants, le maître parle de *fidélité* et non d'habileté financière. Et il donne à ce mot de fidélité un sens tout à fait nouveau.

Habituellement, on parle de fidélité pour décrire une attitude conservatrice, sans beaucoup d'originalité. « Je reste fidèle à la tradition », dit celui qui a peur de changer. Or ici, la fidélité est un sentiment qui s'éprouve dans l'absence et qui consiste à inventer des voies inédites pour multiplier les dons reçus. Elle n'a rien d'un attentisme paralysé ou d'un conservatisme mal placé : elle consiste à deviner les intentions du maître, à prouver que l'on entretient une juste relation avec lui par des actions concrètes. La fidélité consiste à se mettre à la place du maître et à agir comme lui, ainsi que le prouve la comparution du dernier serviteur :

Vint enfin celui qui détenait un seul talent : « Seigneur, dit-il, j'ai appris à te connaître pour un homme âpre au gain : tu moissonnes où tu n'as point semé, et tu ramasses où tu n'as rien répandu. Aussi, pris de peur, je suis allé enfouir ton talent dans la terre : le voici, tu as ton bien. »

Au contraire de ses prédécesseurs qui exhibaient l'argent qu'ils avaient gagné, le serviteur retourne au maître la somme que ce dernier lui avait confiée. L'opération est nulle, il n'y a pas d'accroissement.

N'ayant pas de fruits à présenter, le serviteur ne peut livrer au maître que du discours. Il se justifie : il connaît le maître pour un homme redoutable et il a pris peur.

Plus que de son talent, c'est de la relation qu'il entretient à son maître qu'il parle : une relation faite de peur et méfiance.

Dans l'absence se révèle la vérité de la relation ; manifestement, l'absence n'a créé aucun manque, aucune envie de collaborer à la fortune du maître, aucun espace pour que s'inventent des richesses nouvelles. Le silence du maître a été interprété comme une permission de ne pas agir. La peur a tout figé dans un affligeant *statu quo*. Et cette peur s'entend dans les derniers mots du plaidoyer : *tu as TON bien*. C'est « ton » bien, et ce n'est pas le mien, c'est ton argent et je ne veux plus rien en savoir : je ne veux pas qu'il y ait quelque chose de commun entre toi et moi.

Le paradoxe est complet : alors que le serviteur parle de semailles et de récoltes, il a enfoui dans le sol un objet qui ne fructifie pas. Il n'a pas *cultivé* son talent.

La réaction est immédiate :

Mais son maître lui répondit : « Serviteur mauvais et paresseux ! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je ramasse où je n'ai rien répandu ? Eh bien ! Tu aurais dû placer mon argent chez les banquiers, et à mon retour j'aurais recouvré mon bien avec un intérêt. »

Le maître ne se comporte pas comme l'homme dur que décrivait son serviteur apeuré mais comme un homme pragmatique. Il se borne à mettre en lumière la contradiction entre ce que le serviteur savait et ce qu'il a fait. Il ne fait que révéler les effets de la peur.

Sa réponse confirme l'image qu'avait le serviteur, mais lui donne un sens tout autre. S'il lui reproche de ne pas même l'avoir mis à la banque, c'est que pour lui la propriété est moins importante que la productivité.

Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents.

Le maître dit *SON talent*. Ce possessif révèle l'étendue du tragique malentendu. Combien le serviteur s'est trompé en s'imaginant que ce talent était encore celui du maître ! En réalité, c'était son bien propre, « son » talent. Par l'image faussée qu'il avait de son maître, il s'est privé des bénéfices de ce qui était – en fait – un don. Le supplément de richesse que chacun apporte au monde : voilà la seule chose que le maître prend en considération.

Car à tout homme qui a, l'on donnera et il aura du surplus ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera ce qu'il a.

On passe de la logique de l'échange à celle de la surabondance, *il y aura du surplus*, promet le maître, *cela n'est plus la peine de compter*. Plus on a, plus on reçoit. Et quand on n'a pas, on a encore moins, *si cela est possible*, preuve que l'on a abandonné toute logique comptable.

Le maître achève :

Et ce propre-à-rien de serviteur, jetez-le dehors, dans les ténèbres : là seront les pleurs et les grincements de dents.

Propre à rien de serviteur. Toute la parabole se trouve condensée dans cet adjectif, « inutile ». Le maître attend de ses serviteurs une collaboration. Il veut que l'on se rende « utile ».

Reste maintenant à découvrir ce à quoi correspondent ces talents. Un récent ouvrage d'histoire de la réception de la parabole¹, nous apprend que, de manière assez surprenante pour nous, les premiers commentateurs comme Hilaire de Poitiers ou Grégoire le Grand en faisaient une lecture symbolique qui s'est poursuivie jusqu'au Moyen Âge² : pour les uns, il s'agissait des qualités de prédication et de gouvernement spécifiques aux clercs ou aux prélats ; pour les autres, il s'agissait d'une allégorie de l'humanité avec cinq talents pour les cinq sens, et deux talents pour l'intelligence et l'action. Et ce n'est véritablement qu'avec Albert le Grand que l'on commence à les interpréter comme les dons de Dieu : la lecture moralisante deviendra petit à petit la règle pour finir par s'imposer au XVI^e siècle³.

L'histoire du mot « talent⁴ » confirme le caractère tardif de la lecture moralisante. Ayant longtemps la valeur monétaire du latin *talentum*, le mot prend curieusement au XI^e siècle le sens de désir. Le glissement de sens est certainement métaphorique : le poids qui sert à faire pencher la balance sert d'image à la volonté qui penche d'un côté plutôt que d'un autre ; l'inclinaison devient l'inclination. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que, sous l'influence de l'exégèse, le mot désigne les dons que l'on reçoit à la naissance et particulièrement les capacités intellectuelles données par Dieu. Au XVI^e siècle, on assiste à la laïcisation du concept : le talent prend alors le sens moderne d'aptitude. En 1579, Estienne note que le sens de volonté est déjà ancien ; en 1694, le *Dictionnaire de l'Académie* l'a oublié et ne parle plus que de « don de nature, disposition, & aptitude naturelle pour certaines choses, capacité, habileté ». Et de citer comme exemples : « Dieu luy a donné de beaux talents. Un talent rare, particulier, extraordinaire. C'est un grand talent que celui de bien parler. Il n'est pas propre aux affaires du Palais, ce n'est pas son talent. Il a beaucoup de talent pour la prédication. C'est un homme qui ne manque pas de talent⁵. »

Notes

1. M. Arnold, G. Dahan et A. Noblesse-Rocher, *La Parabole des talents*. Matthieu 25, 14-30, Actes de la 2^e journée d'exégèse biblique, Paris, 24 septembre 2009, « Études d'histoire de l'exégèse, 2 », Paris, Le Cerf, 2011.
2. E. Bain, « Les commentaires de la Parabole des talents dans l'Église médiévale », in *La Parabole des talents...*, p. 41-78.

3. À l'exception notable du jésuite de Louvain Cornelius à Lape : J.-R. Armogathe, « *Unicum secundum propriam uirtutem*. Le commentaire de Cornelius à Lape », in *La Parabole des talents...*, p. 97-102.
4. G. Mombello, *Les Avatars de « talentum »*, *Recherches sur l'origine et les variations des acceptions romanes et non romanes de ce terme*, « Biblioteca di studi francesi a cura dell'Istituto di lingua e letteratura francese della Facoltà di lettere e filosofia dell' Università di Torino, 5 », Turin, Società editrice internazionale, 1976.
5. *Le Dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roy*, Paris, Chez la veuve J. B. Coignard, 1694.

LES MARTYRS SONT-ILS MÉRITANTS ? RELIRE LES DIALOGUES DES CARMÉLITES

Violaine Anger (1983 L)

Productrice à France Musique et à France Culture, puis maître de conférences HDR à l'université d'Evry-Val d'Essonne et à l'École polytechnique, elle travaille sur la voix, la prosodie, les relations entre le son, la musique, l'écriture et la vue.



Année Poulenc oblige, nous sommes invités à relire, réécouter ou revoir ses œuvres et notamment les *Dialogues des carmélites*, inspirés par le texte de Bernanos, dont la scène finale produit toujours un effet impressionnant – les quinze religieuses, chantant le *Salve regina* puis le *Veni creator*, montent une à une à l'échafaud. À mesure que la guillotine tombe, le nombre des voix diminue jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que quatre, trois, puis deux, et enfin une seule. Et le silence. À ce moment, l'orchestre égrène un accord très évidé et le rideau tombe.

Il ne s'agit pas de revenir ici sur l'ensemble de la pièce et la multiplicité des questions qu'elle soulève. En revanche, elle constitue une base de réflexion sur l'excellence et le mérite : quelle est la valeur de cette mort ? Cette histoire repose sur un fait historique, l'exécution à Paris de seize carmélites pour « fanatisme et sédition », le 17 juillet 1794. La romancière allemande Gertrud von Le Fort en a tiré une nouvelle écrite dans le contexte de la montée du nazisme. Georges Bernanos, qui écrit en 1948 le texte que Francis Poulenc a utilisé en 1957 pour son opéra, place très explicitement son œuvre dans la ligne de toutes les condamnations pour intolérance, quelle qu'en soit la nature – faits de résistance comme dénonciations à la Libération.

Quelle est la valeur de cette mort ? C'est l'objet de toute la pièce. Lorsque les carmélites sentent qu'elles vont être amenées à mourir pour leur foi, la prieure, madame Lidoine, est très claire : « Ce n'est pas à nous de décider si nous aurons ou non, plus tard, nos pauvres noms dans le bréviaire. » L'éventuelle gloire qui pourrait être associée au martyr n'a pas à entrer en ligne de compte.

Tout sauf la gloire

Tel est l'objet d'un débat intense entre deux religieuses : d'une part la prieure, madame Lidoine, une femme d'extraction populaire et au bon sens bien affirmé, d'autre part mère Marie, qui aurait pu devenir prieure, mais dont les origines aristocratiques avaient été finalement jugées un peu dangereuses pour la communauté en ces temps troublés.

Mère Marie aspire au martyr. Il n'y a pas à avoir peur, « la peur est une fantasmagorie du démon », comme le courage d'ailleurs. Le problème, à ses yeux, est ailleurs : il s'agit de savoir si on donne ou non sa vie lorsque la valeur qui vous semble la plus précieuse est menacée. « Au régime impie qui prétend suspendre les vœux, je pense que la communauté toute entière devrait répondre en prononçant solennellement le vœu de martyr », c'est-à-dire le vœu de ne rien faire pour éviter une condamnation à mort. Il ne s'agit pas de provoquer, mais, pour la communauté, de ne pas accepter ce qui l'obligerait à une vie contraire à ses vœux.

La prieure lui rappelle vertement deux choses : d'abord que « la communauté toute entière » n'existe pas, et qu'il n'existe que des individus, ayant chacun leur force et leur faiblesse. Mais aussi que vivre le martyr est un malheur. « Désirer la mort en bonne santé, c'est se remplir l'âme de vent, comme un fou qui croit se nourrir à la fumée du rôti. » Personne ne peut chercher le malheur.

Au fur et à mesure que la pièce avance et que le danger se fait de plus en plus palpable, les religieuses continuent d'y réfléchir : quelle différence, au fond, entre les martyrs chrétiens et les brigands ? « Cartouche plaisantait au moment d'être roué, à ce qu'on dit. » Les questions de gloire, d'honneur sont de moins en moins pertinentes. « Les mères des saints martyrs, après tout, sont rarement au calendrier », dit pour finir la mère prieure en constatant qu'elle aura tout fait pour éviter ce destin.

Tout sauf un modèle

Le sens de la mort des religieuses ne réside donc pas dans l'espoir d'être un modèle pour les autres. Elles-mêmes n'ont pas vraiment de modèle, ou du moins elles vont devoir découvrir petit à petit sa nature exacte.

Il est certain en tout cas que l'idée de conformer sa vie à une règle extérieure, à une attitude préexistante et pour ainsi dire déjà écrite, est disqualifiée d'emblée. C'est l'objet de la magnifique scène qui, au début de la pièce, met face à face la première prieure âgée, madame de Croissy, et la jeune Blanche de la Force. Celle-ci aspire à entrer au carmel, qui représente à ses yeux un havre de paix, de sécurité où elle pourrait trouver réconfort et refuge. Mais un à un, tous ses repères doivent s'effondrer. Les conventions sociales sont vaines : ainsi, rester assis lorsque l'on reçoit n'est que